

— Et tu étais seul avec lui ?

— Tout seul. Et puis, trois jours après, il m'a fait encore demander.

— Ah !

— Pour ouvrir la même mallo.

— Et, cette fois, tu étais encore seul avec lui ?

— Non ; il y avait plusieurs personnes.

— Lesquelles ?

— Ma foi ! je ne les connais pas. J'ai seulement remarqué un pauvre diable qui avait fort mauvais mine et le prévôt de l'armée. Les autres, je les voyais pour la première fois. Ils avaient l'air d'étrangers. C'étaient sans doute des amis de M. Varin, de gros Riz-Pain-Sci.

— Est-tu resté dans la tente après avoir ouvert la mallo ?

— Non ; ma besogne terminée, on m'a renvoyé.

— Très-bien... mon brave Franchot, je te remercie. Il faut que je te quitte, car je dois partir au petit jour. Encore un mot : si tu as quelque amitié pour moi, ne dis à personne que tu m'as vu ce matin, ni à M. Varin surtout.

— Je ne demande pas mieux, David ; mais du diable si je comprends...

— Tu comprendras plus tard... Adieu !

Voici un témoignage précieux, pensa le chasseur en rejoignant à grand pas la partie du camp où Saint-Preux l'attendait. L'intendant a fait ouvrir une première fois la mallo devant lui, sans témoin, évidemment pour cacher ses maudits billets dans l'habit de mon pauvre Pierre ; la seconde fois devant le grand prévôt et devant d'autres personnes, afin de faire constater les traces du vol... Ah ! M. le marquis demande des preuves... Que dira-t-il de celle-là ?

Quelques instants après, il retrouvait Saint-Preux, que M. de Bourlamaque venait de présenter à la Compagnie de Royal-Roussillon, dont le gentilhomme français allait avoir l'honneur de prendre le commandement.

La petite colonne se mit en route à travers les grandes prairies au bout desquelles apparaissait, à l'horizon, le feuillage sombre d'une forêt.

Léveillé fermait la marche et veillait sur une charrette basse qui contenait les volumineux bagages de son maître et que traînait un vigoureux mulet.

Laissons cette troupe se diriger vers le lac Saint-Sacrement, sous la conduite de Gaston de Saint-Preux et du brave Chasseur de bisons, et retournons au bord du Champlain, où Jean d'Arramonde vient de s'embarquer avec ses Canadiens, Ouinnipeg et quelques guerriers sauvages.

Ouinnipeg comptait côtoyer le lac pendant deux ou trois jours, puis entrer dans les terres à la hauteur des lignes anglaises.

Six pirogues conduites par ces vigoureux rameurs, dont Jean d'Arramonde avait déjà eu l'occasion d'admirer l'agilité et la vigueur infatigable, contenaient la petite expédition.

D'Arramonde, Ouinnipeg et l'honnête Paterne se tenaient dans la première pirogue.

Aux questions timides que son valet lui avait posées au moment de s'aventurer de nouveau sur l'élément perfide, d'Arramonde n'avait pas eu le courage de répondre par un aveu sincère de la réalité.

En effet, si messire Paterne avait su que le but final de l'expédition allait être une rencontre avec les troupes anglaises ou les hordes sauvages, il se serait sans doute obstinément refusé à partager les aventures de son maître.

Jean d'Arramonde avait donc employé à l'égard de l'ancien

aide-droguiste le procédé ingénieux qu'il avait vu appliquer en Espagne aux pauvres ohovaux craintifs que l'on met dans l'arène pour combattre le taureau.

Il avait appliqué un bandeau sur les yeux du trop confiant Paterne, et, lui cachant le but réel de l'expédition, il lui avait affirmé qu'ils allaient faire une promenade de quelques jours dans un pays magnifique, inconnu, où il pourrait faire une ample moisson de plantes rares.

— Pourvu que je trouve la "campanula rubra !" s'était aussitôt écrié Paterne.

Et sa large figure épanouie à l'idée qu'il allait peut-être mettre la main sur cette plante merveilleuse qui devait lui donner la fortune. Il s'était donc embarqué avec un joyeux empressement sur les pirogues indiennes.

## X

### LE PÈRE ANDRÉ.

La petite flottille naviguait depuis deux heures environ en suivant de près les rives du lac ombragées de grands arbres, lorsque, au détour d'un îlot bordé de saules, Ouinnipeg aperçut tout à coup une barque amarrée et montée par un homme qui tenait en main une longue ligne de pêche.

L'inconnu suivait avec une attention si sérieuse et si passionnée les oscillations de sa ligne que le bruit léger des pagaies indiennes ne parvint pas à son oreille.

Ouinnipeg fit entendre un sifflement doux qui ressemblait au champ plaintif du martin-pêcheur.

Aussitôt les rames demourèrent suspendues et les pirogues s'arrêtèrent.

A travers les branches des saules derrière lesquels il avait fait glisser sa barque, l'Aigle-Noir examinait attentivement le pêcheur mystérieux.

C'était un homme de haute stature, dont les larges épaules révélaient une force peu commune. Il tournait à moitié le dos aux nouveaux arrivants, et les traits de son visage étaient cachés par l'ombre d'un grand chapeau fait d'écorces tressées.

Ouinnipeg continuait son examen attentif et silencieux. Cet homme pouvait être un espion des Anglais, et il fallait être sur ses gardes.

Mais le pêcheur restait toujours immobile.

Jean d'Arramonde, qui n'avait nullement les qualités de patience des guerriers indiens, commençait déjà à s'irriter du retard causé par cet incident.

— Allons ! murmura-t-il, s'il plaît aux poissons du lac de ne pas mordre à la ligne de ce brave homme, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

L'Aigle-Noir parut avoir égard à l'impatience de son jeune compagnon. Il ramassa un caillou dans le fond de la pirogue et le jeta adroitement près de la ligne du pêcheur. Une aigrette argentée jaillit du fleuve ; l'inconnu tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut et se retourna à demi.

— Mais c'est le père André ! s'écria un des Canadiens.

— Ah ! dit Ouinnipeg dont la physionomie exprima la surprise et la joie.

En même temps, il fit un signe et les six pirogues, doublant l'îlot, se rapprochèrent de la barque du pêcheur.

En voyant la petite flottille s'avancer tout à coup vers lui, ce dernier resta un instant la ligne en l'air, étonné de cette apparition soudaine.

Mais ayant reconnu Ouinnipeg debout à l'avant de sa piro-